



Daniel Le Blévec (dir.)

## Monastères et couvents de montagne : circulation, réseaux, influences au Moyen Âge

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

---

# Introduction

Daniel Le Blévec

---

DOI : 10.4000/books.cths.4881

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2019

Date de mise en ligne : 24 janvier 2019

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508907



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

LE BLÉVEC, Daniel. *Introduction* In : *Monastères et couvents de montagne : circulation, réseaux, influences au Moyen Âge* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2019 (généré le 20 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/4881>>. ISBN : 9782735508907. DOI : 10.4000/books.cths.4881.

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

---

# Introduction

Daniel Le Blévec

---

- 1 Le texte programmatique proposé à la réflexion des participants du Congrès national des sociétés historiques et scientifiques de Pau en 2017 précisait que la montagne, « propice à l'isolement et au refuge, [...] est également un lieu de franchissement et de passage ». Nous ajouterions volontiers « et de contacts », s'agissant des monastères et des couvents implantés dans des sites de hauteur. Ce n'est pas en effet le moindre des paradoxes que des religieux ayant choisi, au Moyen Âge, le milieu montagnard pour y installer leur maison, mus par une exigence de solitude et d'isolement, aient été intégrés après quelques années d'existence à des courants de circulation induits par les déplacements des pèlerins, des marchands ou d'autres catégories de voyageurs. Due au hasard ou plus souvent à la nécessité, cette évolution n'a pu qu'être renforcée par des facteurs internes, propres à la configuration même des communautés concernées, qu'elles aient habité des prieurés dépendant d'une maison mère extérieure ou qu'elles-mêmes soient devenues la tête d'un réseau de filiales dispersées, générant dans l'un et l'autre cas des relations et des échanges imposés par leurs statuts : déplacements des frères chargés de l'exploitation des domaines ou envoyés à l'extérieur pour l'approvisionnement, la vente ou les quêtes, venue de visiteurs chargés de missions d'inspection périodiques ou encore, dans le cas de certains ordres, impératifs pastoraux, notamment lorsque des paroisses leur étaient confiées par les évêques, sans omettre les relations d'amitié entretenues entre eux par les supérieurs de ces maisons.
- 2 Toutes les montagnes de la chrétienté, en Orient comme en Occident, ont abrité des serviteurs de Dieu attirés au départ en ces lieux dans l'espoir d'y trouver une tranquillité favorable à la louange et à la méditation, à commencer par les ermites, suivis au cours des temps par les communautés bénédictines, cisterciennes, cartusiennes, canoniales, hospitalières, soucieuses de ne pas laisser à l'abandon ces espaces d'altitude, peu voire pas du tout humanisés, estimés sans doute par eux propices, plus que d'autres, à la poursuite de leur idéal spirituel. La recherche d'un tel environnement est toujours, pour ceux qui sont en quête de solitude, fortement déterminée par la dimension symbolique que revêt la montagne, comme lieu sacré et souvent même comme lieu de théophanie. Car la montagne touche le ciel et la gravir est un acte à forte connotation religieuse :

« L'Éternel est un dieu des montagnes et non un dieu des vallées » (I Rois, 20, 28). La montagne est par excellence l'endroit où Dieu se révèle. Elle est omniprésente dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament (Sinaï, Nebo, Carmel, Sion, Tabor, montagne des Béatitudes, entre autres). Très tôt donc des moines, à côté de ceux qui peuplaient les déserts de Syrie et d'Égypte, se sont installés sur ces monts sacrés de la Bible, comme gardiens des lieux et hôtes des pèlerins, qui s'y rendirent dès que les pèlerinages en Terre sainte furent rendus possibles. Puis, lors de l'expansion du christianisme, grâce notamment aux moines, tous profondément imprégnés des textes de l'Écriture sainte et des œuvres des Pères d'Orient qu'ils ruminaient quotidiennement, l'envie de se conformer à une géographie sacrée, par laquelle ils transposaient les épisodes les plus caractéristiques de l'histoire du peuple de Dieu, les a conduits à s'installer sur des montagnes.

- 3 Ce fut le cas dans l'Empire romain d'Orient : dès la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle, saint Basile organise la vie monastique dans les montagnes de Cappadoce. La recherche de lieux isolés et élevés est bien représentée ensuite dans l'Empire byzantin, notamment en Grèce. Au VII<sup>e</sup> siècle, des ermites investissent la péninsule du mont Athos, s'installant d'abord dans des grottes, puis se regroupant dans des laures, s'efforçant de mener, tout au long des siècles, une existence résolument fidèle au propos de vie primitif, à l'abri des tentations du monde, comme l'évoquent ici les articles de Diane Pasquier-Chambolle (« Cherchez la femme... sur le mont Athos ? ») et de Pierre-Yves Péchoux (« Ancrage territorial d'une communauté monastique : le mont Athos »).
- 4 En Occident, les formes les plus anciennes de vie monastique, en revanche, ne se sont pas développées de manière privilégiée dans des sites de montagne. La recherche des hauteurs ne semble pas être le souci premier des pères fondateurs du monachisme d'Occident que furent Martin de Tours, Augustin d'Hippone, Jean Cassien. Il faut attendre la période des invasions pour voir se manifester dans les préoccupations des moines la recherche de lieux protégés des troubles, de la guerre et de ses périls. Dans les montagnes de Campanie et de Calabre, ermites et petites communautés de religieux conquièrent des zones accidentées qui vont devenir, tout au long du Moyen Âge, des foyers actifs de vie spirituelle et des lieux d'expérimentation de diverses formules d'observances régulières. Reconnaissons toutefois que si le modèle élaboré par saint Benoît au mont Cassin a connu le succès universel qui a été le sien, il ne le doit pas au modeste site de hauteur qui en fut le point de départ, mais bien plutôt à la qualité de la règle qu'il avait élaborée pour ses frères. Néanmoins, à mesure que le christianisme progressait en Europe et que des fondations monastiques nouvelles voyaient le jour, quadrillant peu à peu l'espace, quelques-unes renouèrent avec la tradition des implantations de hauteur. Ce furent plutôt des établissements de moyenne montagne, situés au bord de routes menant vers les cols, comme Saint-Maurice d'Agaune, dans le Valais suisse ; l'abbaye de la Novalaise, en Piémont, fondée au VIII<sup>e</sup> siècle sur la route menant au mont Cenis ; Saint-Chaffre du Monastier, en Velay ; Saint-Oyend, qui devint Saint-Claude au VII<sup>e</sup> siècle, dans le Jura ; ou encore l'abbaye de Hohenbourg, sur le mont Sainte-Odile, dans les Vosges alsaciennes, fondée à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, pour ne donner que quelques exemples. Dans les Pyrénées catalanes, c'est à une véritable « prolifération de communautés » qu'on assiste aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, comme le signale Marta Sancho i Planas dans son article consacré à l'étude archéologique de l'un de ces monastères (« Evidencias archeológicas de un monasterio de los siglos VI-VII en el Prepireneo catalán: Santa Cecilia de Els Altimiris »).

- 5 Au XI<sup>e</sup> siècle, le monachisme réformé se caractérise volontiers par des implantations d'altitude, avec les cas symboliques de La Chaise-Dieu et de la Grande Chartreuse. Plusieurs grandes abbayes de plaine, aux origines plus anciennes et désormais à la tête de congrégations souvent étendues, mais diffuses, comme Cluny ou Saint-Victor de Marseille, ont également fondé ou rattaché à elles des prieurés de montagne sur des terres qui leur avaient été données par des bienfaiteurs, nobles pour la plupart. Il en fut de même, au XII<sup>e</sup> siècle, des cisterciens. Ceux-ci n'ont certes pas de vocation particulière à occuper des sites de hauteur, contrairement aux chartreux, mais leur recherche d'isolement et de solitude les a poussés à accepter des donations de domaines montagnards isolés, en conformité avec leur idéal. S'ils ont souvent préféré les fonds de vallées humides, l'activité rurale qui caractérise le mieux les zones de montagne, à savoir l'élevage, répondait parfaitement à l'une de leurs orientations économiques privilégiées. Si seules des granges marquaient la présence cistercienne dans ces espaces d'altitude, quelques abbayes cependant peuvent sans conteste être considérées comme des « monastères de montagne », compte tenu de leur situation. À côté des exemples étudiés ici par Emma Bouvard-Mor (« Marges et marches seigneuriales aux confins du Velay : réflexion sur les implantations des abbayes cisterciennes de Clavas et de La Séauve-Bénite »), bien d'autres noms pourraient être cités : Tamié, Aulps, Valcroissant, Valsainte, Mont-Sainte-Marie, Mazan, Les Chambons, pour n'en mentionner que quelques-uns. À l'élevage pratiqué sur une vaste échelle par les cisterciens se sont souvent ajoutées pour les monastères de montagne d'autres activités propres à leur environnement, en particulier l'exploitation de la forêt et celle de la tourbe, comme on le lira, pour le Jura, dans l'article de Valentin Chevassu (« Des moines et des sapins : monastères et mise en valeur de la haute chaîne jurassienne au milieu du Moyen Âge »).
- 6 La thématique des circulations en montagne a ainsi permis aux participants du colloque, par les cas qui ont été présentés – et qui sont loin naturellement d'épuiser toute la richesse d'un tel sujet – de réaliser combien les religieux rattachés aux divers ordres, même les plus soucieux de se conformer à un idéal de solitude, ont développé au Moyen Âge des contacts avec la société environnante, générateurs de circulations d'hommes, de marchandises, d'idées et d'influences diverses, notamment artistiques, ainsi que le développe Claire Bourguignon dans son étude « Architecture et décor des couvents mendiants dans le Massif central (début du XIII<sup>e</sup> siècle-fin du XV<sup>e</sup> siècle) : tradition, expérimentation ou modernité des modèles gothiques ? ». Moines et chanoines réguliers ont noué des relations avec l'aristocratie locale, dont ils avaient accepté les générosités, ils ont entretenu des liens plus ou moins forts, plus ou moins cordiaux, avec la hiérarchie ecclésiastique et les pouvoirs princiers (Elena Corniolo, « Le prieuré de Saint-Ours d'Aoste au XV<sup>e</sup> siècle : un carrefour au milieu des réseaux de pouvoir en Savoie » ; Fermín Miranda García, « Émigrer après la mort : le transfert du corps du roi Sanche VII de Navarre à Roncevaux et l'hypothèse Fontevraud »), ils ont mis en place un réseau souvent dense de maisons dans la perspective d'entretenir ou de renforcer leur vocation de prédication ou d'encadrement des fidèles (Stéphane Abadie, « La circulation des chanoines prémontrés à travers les Pyrénées, XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle ») ou de soins et d'accueil des pèlerins et des voyageurs (Jean Claude Lassègues, « Le réseau canonial de Sainte-Christine du Somport : mécanismes de son développement sur le versant nord »). Mis à part les chanoines et les religieux mendiants, dont la vocation est précisément d'agir dans le siècle, on résoudra volontiers, à propos des moines cloîtrés, le paradoxe apparent qu'on évoquait en commençant – celui d'une vocation d'isolement, recherchée dans un environnement

d'altitude, confrontée à la réalité d'une intégration dans des courants de circulation parfois dynamiques – en rappelant que dans la plupart des ordres, les moines de chœur, voués à la prière et à la méditation, ont su protéger leur solitude en déléguant à quelques-uns d'entre eux seulement (abbés, procureurs, hôteliers) et aux frères convers la mission d'entretenir les contacts avec le monde extérieur : juste partage des tâches, permettant la continuité de la louange divine en dépit des agitations du monde. La devise des chartreux, ordre « montagnard » s'il en est, n'est-elle pas : *Stat crux dum volvitur orbis* ?

---

AUTEUR

DANIEL LE BLÉVEC

Professeur émérite d'histoire médiévale de l'université Paul-Valéry – Montpellier III